



HAL
open science

Les Tanzaniens : histoire et diversité

Catherine Baroin

► **To cite this version:**

Catherine Baroin. Les Tanzaniens : histoire et diversité. BAROIN Catherine; CONSTANTIN François. La Tanzanie contemporaine, Karthala; IFRA, pp.89-108, 1999, Hommes et sociétés, 9782865379125. halshs-03986738

HAL Id: halshs-03986738

<https://shs.hal.science/halshs-03986738>

Submitted on 19 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES TANZANIENS

Histoire et diversité¹

Donner une vue d'ensemble du peuple tanzanien consiste aussi bien à mettre en évidence les caractéristiques démographiques et sociales de la population actuelle, que sa diversité ethnique et linguistique. Or ceci ne peut se comprendre qu'en retraçant l'histoire du peuplement de ce pays que l'on peut faire remonter, ainsi que l'a souligné F. Chami, jusqu'à l'époque préhistorique.

La cristallisation du sentiment ethnique est un phénomène relativement récent. Ce trait, comme on le sait, n'est pas propre à la Tanzanie mais ici, il n'est pas pour autant source de menaces. Le pays connaît une grande diversité d'ethnies (plus de cent vingt au total), et se caractérise par un certain équilibre entre les principaux groupes, dont aucun n'est en position de dominer les voisins. Diverses manifestations de la vie moderne, que nous évoquerons, tendent, par-delà les appartenances ethniques, à donner à tous les Tanzaniens une identité et une culture communes. Nous ferons, enfin, état des difficultés auxquelles le pays se trouve maintenant confronté s'il veut préserver pour sa population les principaux acquis en matière de qualité de la vie.

La situation démographique

La population de la Tanzanie est estimée en 1998 à plus de 30 millions d'habitants et son taux de croissance, voisin de 3 % par an, est l'un des plus élevés du globe. À ce rythme, la population tanzanienne devrait atteindre en l'an 2000 les 36 millions d'habitants (Gendreau 1993 : 405). Cette population est essentiellement rurale et agricole, mais le taux d'urbanisation s'accélère, comme partout en Afrique : si les ruraux forment actuellement, selon les estimations, 80 à 85 % de la population, leur proportion baisse et les citadins seront plus de 28 % en l'an 2000.

La population rurale est très inégalement répartie sur le territoire de la Tanzanie, dont 4 % seulement est cultivé. Les concentrations les plus fortes, qui voisinent ou dépassent 200 habitants au km², se trouvent à la périphérie du pays, en particulier dans le nord autour du lac Victoria et sur les flancs du Kilimandjaro et du mont Meru. Dans les zones les plus ingrates, domaine de la mouche tsé-tsé, la densité humaine est inférieure à 15 habitants au km².

Du fait de son fort taux de croissance, la population tanzanienne est très jeune. En 1991, 58 % des Tanzaniens ont moins de 20 ans. Ces chiffres donnent la mesure du formidable effort dont le pays a la charge dans le domaine de l'éducation, la situation démographique n'étant pas sans incidence sur les problèmes économiques auxquels le pays se trouve actuellement confronté. La très forte population des jeunes en Tanzanie est aussi le signe que la situation actuelle résulte d'une évolution très rapide : vingt ans plus tôt, la population du pays était moitié moins nombreuse (15,9 millions d'habitants en 1975), tandis qu'en 1950, ce pays comptait moins de 8 millions d'habitants. Quant à la forte croissance urbaine, qui est un phénomène récent, lui aussi, elle n'est pas sans poser également d'importants problèmes économiques et sociaux, sur lesquels nous reviendrons.

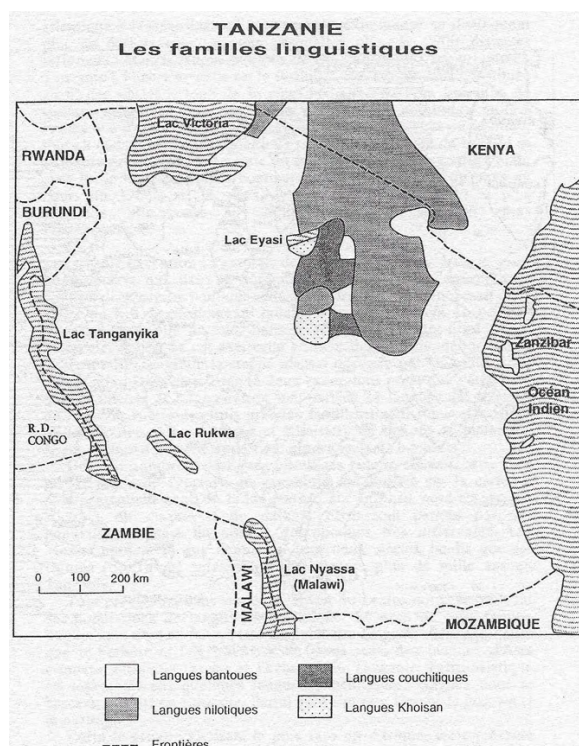
¹ BAROIN, C. 1999. "Les Tanzaniens : histoire et diversité", in BAROIN, C. ; CONSTANTIN, F. (éds.), *La Tanzanie contemporaine*, Paris, Karthala / IFRA, pp. 89-108.

Mais quelle que soit l'ampleur des bouleversements actuels, ils n'en demeurent pas moins un phénomène relativement récent à l'échelle de l'histoire dans la longue durée. Car le peuplement de la Tanzanie est très ancien puisque l'on en retrouve des traces remontant à plus de deux millions d'années.



Fig. 1 - Groupes ethniques

La carte linguistique (Fig. 2)



La carte linguistique aide à situer les principales étapes de la formation de ce peuplement. Un premier fait saute aux yeux : presque tout le territoire est occupé par des langues bantoues, soit 102 des 126 langues dénombrées au total dans le pays. La Tanzanie est le seul pays d'Afrique qui présente une telle diversité linguistique. Les langues bantoues, de loin les plus nombreuses, sont parlées par 95 % de la population tanzanienne. Elles ne représentent pourtant qu'une petite partie de cet ensemble linguistique énorme et géographiquement très étendu. L'Afrique bantoue, en effet, s'étend sur plus du tiers du continent africain. Du nord au sud, ces langues se rencontrent depuis le golfe de Guinée et le nord du bassin du Congo jusqu'à l'Afrique australe, et d'ouest en est, de l'océan Atlantique à l'océan Indien. Sur cette zone immense se distinguent plus de 600 langues, au sein desquelles plus de 2000 dialectes différents ! Mais la langue bantoue de très loin la plus importante en Tanzanie à l'heure actuelle est le swahili. Cette langue s'est constituée au fil des siècles le long de la côte d'Afrique de l'Est. Par suite de contacts ethniques multiples, elle a emprunté de nombreux mots à l'arabe et à d'autres langues étrangères telles que l'anglais ou le hindi, tout en restant entièrement bantoue par son vocabulaire de base et sa structure grammaticale. Langue du commerce, son usage s'est étendu avec lui le long des routes commerciales vers l'intérieur du pays au cours du XIX^e siècle. Ainsi devenue la *lingua franca* la plus répandue, elle passa au statut de langue nationale après l'indépendance.

La seule exception à l'emprise des langues bantoues est une assez large enclave qui, dans le nord du pays, n'occupe qu'un septième environ du territoire national : elle suit le tracé de la branche est de la vallée du Rift, se prolongeant comme elle sur le Kenya au nord et s'arrêtant avec elle au sud, dans la région du centre-nord de la Tanzanie. À l'est de cet axe, cette enclave linguistique, débordant la vallée du Rift, englobe la steppe maasaï occupée par les pasteurs de même nom. Dans cette zone (à deux exceptions près) qui s'étend sur 350 km de large environ sont parlées 24 langues qui relèvent de l'une ou l'autre des trois grandes familles linguistiques africaines (Nilo-saharien, Afro-asiatique et Khoisan) en dehors de la famille Niger-Congo à laquelle appartiennent les langues bantoues.

Un petit nombre de langues nilotiques couvre en surface la plus grosse partie de l'enclave géographique remarquée sur la carte. Il s'agit, essentiellement, de la langue luo sur le bord nord-est du lac Victoria, du maasaï et du datoga. Elles sont parlées par des populations venues du nord à des époques très différentes. Les Maasaï ne sont là que depuis environ deux siècles, tandis que les Datoga (ou Tatog) seraient installés depuis plus de mille ans en Tanzanie.

Tout près d'eux, dans la même région du centre-nord, se trouvent des populations de langue afro-asiatique. Le nom de cette famille linguistique tient au fait qu'elle englobe des langues africaines, telles que le berbère et l'égyptien ancien, mais aussi des langues d'Asie mineure telles que l'arabe et l'hébreu. En Tanzanie, l'afro-asiatique est représenté par quelques langues couchitiques, langues dont le berceau se situe en Ethiopie. Parmi elles figurent l'iraqw, le gorowa et le burungi.

Enfin le groupe khoisan, le plus rare en Afrique, est représenté par deux langues seulement, le sandawé et le hadza. Hors de Tanzanie, ces langues à clics ne sont parlées que par les Hottentots et les Bochimans d'Afrique du Sud et de Namibie. Mais il est admis que les langues khoisan étaient autrefois beaucoup plus répandues, et qu'elles furent parlées par les premiers occupants de cette partie de l'Afrique, chasseurs-cueilleurs actuellement presque totalement disparus. En Tanzanie, les Hadza (qui parlent la langue hadza) vivent toujours de chasse et de cueillette tandis que les Sandawé, tout en conservant leur langue, sont devenus agro-pasteurs au siècle

dernier, au contact de leurs voisins. Cette partie de la vallée du Rift qu'occupent actuellement les Hadza et les Sandawé fut peuplée de chasseurs-cueilleurs depuis des temps très anciens. La famille linguistique dont relèvent les langues de ces deux groupes et le mode de vie des Hadza n'en sont pas la seule preuve. On trouve aussi dans cette région une remarquable concentration de gravures rupestres préhistoriques, principalement dans la région de Kondoa et de Singida. Datant de la fin de l'âge de pierre, ces peintures réalisées à l'intérieur d'abris naturels témoignent des activités de ces chasseurs préhistoriques.

La carte linguistique de la Tanzanie est l'un des outils qui permettent de retracer son histoire. Les comparaisons linguistiques, confrontées aux données de l'archéologie, nous renseignent sur les grandes lignes de l'histoire du peuplement, que nous retracerons brièvement.

L'histoire du peuplement

Vers la fin de l'âge de pierre, la Tanzanie semble avoir été d'abord faiblement peuplée pendant des milliers d'années de petits groupes de chasseurs-cueilleurs itinérants, tels que le sont encore aujourd'hui les Hadza. Le mode de vie de ces chasseurs-cueilleurs supposait une très bonne connaissance du milieu naturel, ainsi que des déplacements fréquents pour exploiter de nouveaux territoires de chasse ou de cueillette. Les groupes humains, selon toute vraisemblance, étaient de ce fait limités en nombre.

Beaucoup plus tard, il y a environ trois mille ans (vers -1000 avant J.-C.), une migration d'agropasteurs couchitiques venus d'Ethiopie s'installa progressivement au Kenya, puis dans le nord de la Tanzanie en suivant la vallée du Rift. Ces sociétés, qui ignoraient l'usage du fer, privilégiaient des modes d'organisation sociale où la circoncision des garçons et la promotion de groupes d'âge successifs jouaient un rôle de premier plan. Les sociétés de ce type restent nombreuses en Afrique de l'Est aujourd'hui. Si certains groupes de chasseurs-cueilleurs furent probablement assimilés par ces nouveaux arrivants, d'autres vécurent encore pendant plusieurs siècles de la chasse et de la cueillette, jusqu'à ce qu'ils se trouvent à leur tour en contact avec de nouvelles influences venues de l'ouest et du sud-ouest, celles du monde bantou.

La théorie la plus répandue, qui se fonde sur des comparaisons linguistiques, explique l'extraordinaire expansion du monde bantou en Afrique par une vaste migration qui, à partir des confins actuels du Nigeria et du Cameroun, se serait peu à peu déployée vers l'est et le sud jusqu'à traverser tout le continent africain. C'est à partir de 500 ans avant J.-C. environ que cette vague atteignit les frontières de la Tanzanie actuelle, pour se répandre progressivement dans ce pays tout au long du premier millénaire après J.-C. S'agissait-il réellement d'une migration ? À la suite de comparaisons linguistiques effectuées récemment sur une beaucoup plus vaste échelle, cette théorie est actuellement remise en cause (Vansina 1995). Si le déploiement des langues bantoues ne fait pas de doute, les voies qu'il emprunta et les processus sociaux qui l'accompagnaient sont sujets à caution. Toujours est-il que les langues bantoues (et les peuples bantous avec) envahirent peu à peu presque tout le territoire tanzanien. Cette mutation linguistique s'accompagna vraisemblablement de multiples brassages ethniques et de changements de mode de vie. C'est ainsi qu'on explique la presque totale disparition des chasseurs-cueilleurs et de leurs langues.

Le souvenir de ces peuples anciens n'est pourtant pas complètement éteint. La tradition orale bantoue, en maints endroits, évoque l'existence passée de ces petits hommes vivant de chasse et de cueillette, au milieu de la forêt ou de la brousse. Jomo Kenyatta par exemple les mentionne dans son livre sur la société gikuyu, *Facing Mount Kenya* (1978 : 23). Plus au sud, les Rwa du

mont Meru disent avoir trouvé, lorsqu'ils s'installèrent sur cette montagne il y a environ trois cents ans, des hommes de petite taille, chasseurs-cueilleurs qui vivaient dans des cavernes, et qu'ils appellent les Ngawowo ou Vakoningo. Leur tradition reste muette sur les raisons de la disparition de ces premiers habitants. De tels récits n'ont guère de précision historique, certes, mais ils sont suffisamment nombreux et concordants pour ne pas être considérés comme fortuits.

Avant la colonisation, les brassages ethniques furent très importants. Un individu ou un groupe d'individus pouvait sans grand problème passer d'une ethnie à l'autre. Il lui suffisait d'adopter la langue et les normes sociales, et de se faire admettre, ce qui était facile, dans l'une des classes d'âge ou l'un des clans de son groupe d'adoption. Parfois c'est une collectivité entière qui changeait ainsi d'identité. La profondeur historique et la multiplicité de ces interférences sont attestées par les nombreux emprunts de termes, dans des domaines essentiels de la vie quotidienne, qu'ont mis à jour les linguistes entre les diverses langues et familles de langues présentes en Tanzanie. La diffusion des pratiques sociale et la similarité fréquente des institutions d'un groupe à l'autre en sont une autre preuve, de même que la présence d'un style artistique commun dans certains grands ensembles régionaux.

Les échanges étaient tels que chaque ethnie était loin de constituer une entité figée aux frontières clairement délimitées. Le peuplement du pays se caractérisait, au contraire, par une sorte de continuum où chaque groupe se fondait sur ses marges, peu à peu, dans le voisin. La conscience ethnique n'avait pas l'acuité et les conséquences néfastes qui s'observent parfois aujourd'hui.

La cristallisation du sentiment ethnique

"Le sujet a été peu étudié, mais il est clair que l'accent mis sur les tribus plutôt que sur d'autres aspects de l'identité fut le fruit du changement socio-économique et de la politique gouvernementale. La politique était l'administration indirecte. Bien que conservatrice dans sa conception, elle eut des effets radicaux du fait qu'elle se basait historiquement sur un malentendu. Les Anglais croyaient à tort que les habitants du Tanganyika appartenaient à des tribus ; ces derniers créèrent des tribus pour fonctionner dans le cadre colonial."

John Iliffe (1979 : 318)

Comme le souligne l'historien John Iliffe, la colonisation est largement responsable de cette cristallisation de la conscience ethnique, qui est un phénomène assez récent. Avant la colonisation, en effet, le sentiment ethnique n'avait pas de réelle pertinence dans la vie quotidienne. Mais le colonisateur allemand, de la fin du siècle dernier jusqu'à la fin de la Première Guerre Mondiale, puis les Britanniques durant le mandat de la Société des Nations, figèrent peu à peu cette réalité sociale très souple. Ils établirent des limites administratives au territoire conquis et voulurent contrôler les mouvements de population. Avec l'administration indirecte, la notion de tribu devint essentielle car c'est elle qui servit de base au découpage administratif nécessaire au contrôle colonial.

Chaque tribu, définie par son nom et fixée dans des limites géographiques, était dotée d'une administration tribale (*native*) composée en principe de trois éléments : une instance d'autorité (chef et/ou conseil d'anciens), un système judiciaire inspiré du système anglais, et un trésor autonome chargé de collecter l'impôt, d'en reverser une partie au gouvernement colonial et d'utiliser le reste pour les travaux et services locaux. Chacune de ces unités devait être dotée

d'une constitution qui lui serait propre, rédigée sous l'égide d'un conseiller britannique et inspirée à la fois des coutumes locales et des principes de gouvernement du colonisateur, en particulier la séparation des pouvoirs exécutif et législatif².

Dans la réalité, la rédaction de ces constitutions indigènes fut laborieuse et leur mise en œuvre difficile. Chez les Rwa du mont Meru par exemple, une première constitution fut formulée dans les années 1940 avec l'aide de l'anthropologue Hans Cory. Elle prévoyait un pouvoir exécutif fort, dans les mains d'une chefferie traditionnelle héréditaire. Mais la méfiance des Rwa envers leur chef, qui prit le parti des autorités coloniales dans une grave affaire d'expropriation territoriale rendit cette constitution inopérante. Une nouvelle constitution, adoptée en 1953, ne fut pas davantage appliquée (Nelson 1967 : 53 et 71).

L'administration coloniale ne fut pas seule responsable de la fixation des ethnies et du développement du sentiment ethnique. Le changement social, le mouvement coopératif et l'éducation y contribuèrent également. Tel fut le cas, par exemple, chez les Chaga du Kilimandjaro. Ces agriculteurs bantous ont un mode de vie commun et leurs dialectes sont proches, sans être mutuellement intelligibles. Ils étaient organisés en diverses chefferies rivales. Dès le début du siècle, malgré l'hostilité des planteurs européens, ils développèrent sur les flancs du Kilimandjaro la culture du café arabica, ce qui les conduisit à créer en 1925 leur première coopérative commerciale de café, la *Kilimanjaro Native Planters' Association* (K.N.P.A.). Un minimum d'éducation occidentale était, bien sûr, le préalable indispensable à la création de cette coopérative indigène, car elle n'aurait pu fonctionner de manière autonome sans que ses dirigeants sachent au moins lire, écrire et compter. Le succès de la K.N.P.A. contribua fortement à la formation d'un sentiment ethnique chez les Chaga, car elle était le premier organisme à dépasser les rivalités de chefs et à défendre les intérêts de l'ensemble des caféiculteurs chaga. Son succès conduisit les chefs chaga à discuter entre eux, en 1934, de l'élection d'un chef suprême. Mais comme les dialectes chaga n'étaient pas tous inter-compréhensibles, c'est en swahili qu'eurent lieu les pourparlers, langue dont l'usage s'était généralisé sous la colonisation (Iliffé 1979 : 331).

La cristallisation du sentiment ethnique, qui s'opéra alors sous l'influence de ces divers facteurs, est un phénomène assez général en Afrique. Mais il n'est pas en Tanzanie la source de guerres ou de rivalités dangereuses, et ceci au moins pour deux raisons : l'équilibre relatif des divers groupes ethniques, et la formation d'une identité nationale après l'indépendance.

L'équilibre et la diversité des ethnies

La carte ethnique actuelle de la Tanzanie, résultant de l'histoire du peuplement, est extrêmement diverse puisque l'on compte dans ce pays plus de 120 ethnies différentes. Elles présentent des modes d'organisation sociale parfois assez voisins, car elles sont issues de brassages multiples sur le long terme. Mais parmi toutes ces ethnies, aucune n'est suffisamment nombreuse ou suffisamment influente pour prétendre dominer les autres. La Tanzanie, grâce à cet équilibre, est heureusement préservée du risque de conflits tribaux dévastateurs, comme il s'en observe ailleurs. Compte tenu du nombre des ethnies recensées, nous devons nous borner à quelques remarques sur les groupes principaux.

² Ces principes politiques sont exprimés avec beaucoup de clarté dans un document d'archives, le Cory Paper n° 71.

Les Sukuma occupent la région au sud-est du lac Victoria. De loin les plus nombreux, ils ne représentent pourtant que 13 % environ de la population totale du pays. Le nom Sukuma réfère uniquement à la géographie, il signifie "ceux du nord". Les Sukuma se situent en effet au nord d'un autre groupe ethnique qui lui est étroitement apparenté par la langue et par les coutumes, les Nyamwezi.

Après les Sukuma par le nombre, viennent quatre groupes d'importance équivalente, qui représentent chacun moins de 5 % de la population totale de la Tanzanie. De langue bantoue comme les Sukuma, ce sont les Chaga, les Haya, les Makonde et les Nyamwezi. Ces derniers occupent un territoire presque deux fois plus vaste que celui des Sukuma, mais il est infesté de glossines, ce qui interdit aux Nyamwezi la possession de larges troupeaux de bovins qui caractérise leurs parents et voisins septentrionaux, les agro-pasteurs sukuma.

Les Makonde, pour leur part, occupent une petite région à l'extrême sud-est de la Tanzanie, au bord de l'océan Indien et à la frontière du Mozambique dont ils sont originaires. Ils sont réputés pour leurs talents de sculpteurs en bois d'ébène (cf. infra, chap. 16).

Les Chaga et les Haya cultivent le café, respectivement sur le mont Kilimandjaro et sur les plateaux situés à l'ouest du lac Victoria. Ce sont aussi les minorités les plus scolarisées du pays, et ils jouissent par-là d'une influence plus grande que leur faiblesse numérique relative (5 % chacun de la population totale du pays) ne laisserait attendre. Ces deux caractéristiques communes aux Chaga et aux Haya ne sont sans doute pas étrangères l'une à l'autre. Chez les uns comme les autres en effet, le développement dès le début du siècle de la culture du café a entraîné la création de coopératives indigènes, dont la gestion nécessitait un personnel éduqué. La formation scolaire fut donc chez eux très tôt valorisée.

À des degrés divers, les ethnies tanzaniennes ont été soumises, surtout depuis l'indépendance, à de puissants facteurs de changement parmi lesquels le développement des cultures de rente comme chez les Chaga et les Haya, et celui de la scolarisation ne sont pas les moindres. Mais paradoxalement, la scolarisation en langue swahilie a permis aux Chaga de développer leur sentiment ethnique en même temps qu'elle leur donnait le moyen de communiquer à plus vaste échelle, et contribuait ainsi, comme nous le verrons, à l'insertion de leur société dans un certain profil national.

Quoi qu'il en soit, en dépit des puissants facteurs d'uniformisation sociale qui s'observent actuellement en Tanzanie, les structures sociales des multiples ethnies tanzaniennes n'ont pas été complètement nivelées. Elles conservent, à des degrés divers selon les lieux, les marques d'une grande diversité.

En matière de filiation, les sociétés patrilinéaires, ici comme ailleurs, sont les plus nombreuses : l'appartenance au groupe se transmet de père en fils. Mais il y a aussi en Tanzanie un grand nombre de sociétés matrilineaires, ou qui le sont restées jusqu'à une époque récente, ce qui constitue en soi un phénomène assez remarquable. Dans ces sociétés, comme on le sait, chaque individu se rattache au groupe de sa mère, et l'oncle maternel occupe généralement une place importante, ce qui peut influencer sur les règles de résidence. Les sociétés matrilineaires en Tanzanie sont concentrées dans trois régions distinctes. L'une d'elle se situe à l'extrême sud-est du pays, à la frontière du Mozambique, où vivent les Makonde, les Yao et les Makua. Une seconde petite région borde, au nord, la côte est du lac Victoria : les Kwaya, les Jita et les Ruri, matrilineaires, y sont les voisins des Luo, pêcheurs de langue nilotique dont le plus grand nombre se trouve au Kenya. Enfin la zone la plus vaste, où l'on trouve les sociétés matrilineaires

les plus nombreuses, s'étend sur tout l'hinterland côtier du nord au sud, et surtout à l'ouest de Dar-es-Salaam : parmi ces sociétés figurent les Zaramo, dans l'arrière-pays de Dar-es-Salaam, et plus loin vers l'intérieur les Kwere, les Luguru, les Ngulu, les Kaguru, les Sagara, etc. Certaines de ces sociétés sont bien connues, par exemple les Kaguru grâce aux travaux de Beidelman, mais d'autres offrent encore à l'anthropologie de vastes champs d'investigation.

Indépendamment du mode de filiation, quelques sociétés tanzaniennes présentent aussi un système d'organisation selon l'âge. Tel est le cas des Maasaï, des Arusha et des Rwa du mont Meru, des Chaga du Kilimandjaro, des Kuria qui vivent de part et d'autre de la frontière avec le Kenya, non loin du lac Victoria, et de leurs voisins méridionaux les Zanaki. Il y a dans ces sociétés des classes d'âge (où les individus sont recrutés selon leur âge), ou bien des classes générationnelles (où le recrutement dépend non pas de l'âge de l'intéressé, mais de la classe à laquelle appartient son père), ou encore des systèmes qui combinent ces deux critères. L'analyse de ces modes d'organisation sociale est assez complexe, et le recensement même des ethnies tanzaniennes où on les rencontre reste à effectuer. Très répandues au nord de la Tanzanie, ces formes d'organisation sont considérées comme une des spécificités anthropologiques de l'Afrique de l'Est. Elles y seraient d'origine couchitique, mais avec des variantes très nombreuses qui ne sauraient être considérées comme de simples emprunts, d'autant qu'on trouve, dans d'autres points du globe très éloignés de l'Afrique orientale, d'autres exemples de ces formes d'organisation (Peatrik 1995).

Pour ce qui concerne les structures politiques, la Tanzanie présente aussi une grande variété de formes d'organisation. On rencontre des sociétés acéphales, comme les Arusha ou les Iraqw, au sud-est du lac Eyasi, et des sociétés sans pouvoir politique centralisé, qui sont toutes situées dans la même zone géographique au sud-est des Iraqw, dans le centre du pays : ce sont les Langi, les Turu (Nyaturu) ou Remi, les Sandawé, les Burungi, de même que les Gogo dans la région de Dodoma. Au nord-ouest de cet ensemble, les Nyamwezi se caractérisent également par de petites chefferies indépendantes assorties de sociétés secrètes. Des chefferies plus élaborées se rencontrent chez les Paré (habitants des mont Paré), les Chaga et les Rwa, dans le nord du pays, de même que chez les Fipa au sud-est du lac Tanganyika. Ces formes sociales sont nombreuses et présentent de multiples variantes. En outre, plusieurs sociétés de la zone inter-lacustre, entre le lac Victoria et le lac Tanganyika, se caractérisent par une division sociale traditionnelle entre éleveurs et agriculteurs, comme au Rwanda ou au Burundi : ce sont, du nord au sud, les Haya, les Hangaza, les Shubi et les Ha. Enfin, la Tanzanie compte aussi des exemples de monarchies puissantes, comme ce fut le cas au XIX^e siècle du royaume Shambaa des monts Usambara, au nord-est du pays.

Les modes d'organisation, anciens ou actuels, de toutes ces ethnies ne sont pas également connus. Seule une minorité d'entre elles ont fait l'objet d'études approfondies, surtout anciennes. Un travail énorme reste donc à faire, et l'éventail des possibilités est particulièrement riche, même si le changement qui tend à niveler ces formes sociales si variées s'effectue à un rythme rapide.

La formation d'une identité nationale

Les facteurs de changement et d'uniformisation sociale sont multiples. Parmi eux, l'influence croissante du swahili est prépondérante, mais aussi les effets d'une politique de "socialisme africain", l'*Ujamaa*, prônée par Julius Nyerere. Cette dernière comportait tout à la fois un souci marqué d'égalitarisme (entre hommes et femmes, entre riches et pauvres), la scolarisation massive de la population, le droit à la santé, une volonté d'intervention économique et un fort

développement du secteur public. L'économie de plantation, le développement des cultures de rente ont joué leur rôle également, de même que l'urbanisation ou les changements religieux.

Le swahili, langue nationale

La politique exercée en Tanzanie depuis l'indépendance a renforcé considérablement le rôle du swahili, qui est la langue de l'enseignement et de l'administration, sauf aux échelons les plus élevés. Il faut dire que la grande majorité des Tanzaniens (95 %) étant de langue maternelle bantoue, l'apprentissage du swahili, langue bantoue également, leur était plus facile que celui de l'anglais. Le swahili, langue nationale avant l'anglais, est actuellement compris de presque tous les Tanzaniens. Cette unité linguistique est suffisamment exceptionnelle en Afrique pour mériter d'être soulignée, et elle contribue pour beaucoup, bien évidemment, à la cohésion nationale (voir supra, le chapitre 5).

En même temps qu'il permet la communication, le swahili apporte à tous un bagage culturel commun car c'est, tout d'abord, la langue d'enseignement au niveau primaire. Son extension au niveau secondaire et même supérieur, au détriment de l'anglais, fait l'objet de discussions très vives dans le pays. Elle est souhaitée par un grand nombre de Tanzaniens. Dans la vie de tous les jours, les Tanzaniens ont recours au swahili dès qu'ils s'adressent à quelqu'un d'une ethnie différente, mais même au sein de leur ethnie, les jeunes entre eux parlent souvent swahili au détriment de leur langue maternelle. On constate un oubli progressif de cette dernière chez les jeunes : de nombreux mots d'usage courant se perdent peu à peu, au bénéfice des termes swahili.

Le swahili n'est pas seulement la langue de l'enseignement et de la communication, c'est aussi la langue de la culture tanzanienne. De nombreux journaux et magazines sont publiés en swahili, de même qu'une importante littérature. Sur les ondes sont diffusés en swahili de nombreux programmes d'informations nationales et internationales, des émissions culturelles ou religieuses variées, et beaucoup de musique. Cette dernière, qui est particulièrement appréciée, constitue un important facteur d'uniformisation culturelle. Moins proprement swahilie que zaïroise par son rythme, elle est écoutée sur les postes de radio personnels ou dans les moyens de transport publics, où elle est diffusée à profusion, à tue-tête, par les haut-parleurs des camions et autobus qui assurent les liaisons en ville ou d'une ville à l'autre. Ces musiques ne sont pas seulement très populaires, elles ont aussi tendance à gommer toute autre forme d'expression musicale, en particulier les musiques ethniques traditionnelles dont la diffusion est très limitée.

Une culture politique commune

Un autre facteur d'uniformisation est la culture politique socialiste dont le gouvernement a été le promoteur depuis l'indépendance, et qui fut systématisée surtout à partir de la Déclaration d'Arusha en 1967. Cette éducation politique, véhiculée à tous les niveaux, est profondément ancrée dans l'esprit de chacun. Certes il y a eu, sous l'effet des contraintes économiques, un changement de cap politique depuis l'abandon du pouvoir par Nyerere en 1985, et surtout ces dernières années. Mais l'idéal socialiste dans ses principales composantes (l'organisation démocratique des villages, le principe de la lutte contre les inégalités sociales et leur condamnation morale, celui de l'accès gratuit à l'éducation et aux services de santé pour tous) reste cher aux Tanzaniens, même si la réalité s'en éloigne à certains égards. La preuve en est le prestige immense que conserve Julius Nyerere auprès de la population tanzanienne.

L'égalité de principe entre les hommes et les femmes, qui fut prônée également dans le cadre de cette politique, a sans doute permis aux Tanzaniennes de bénéficier d'un meilleur statut que celui d'autres Africaines. Il y a en Tanzanie des femmes d'affaires, des femmes intellectuelles, des femmes haut-fonctionnaires. Mais elles y restent bien moins nombreuses que les hommes, et les situations particulières varient grandement d'une région à l'autre, d'une ethnie à l'autre. Toute généralisation, dans ce domaine, serait abusive.

Le système éducatif

À travers un programme scolaire identique, dispensé dans une même langue pour tous les Tanzaniens (le swahili en primaire, l'anglais ensuite), les jeunes reçoivent un bagage culturel commun, d'un bout à l'autre du pays. À partir du niveau secondaire l'enseignement éloigne davantage les élèves de leur lieu d'origine et les met en contact avec d'autres Tanzaniens de provenances différentes. Plus la scolarisation est poussée, plus cet éloignement est grand et il n'est donc pas surprenant, à la suite de ces contacts, que les individus les plus éduqués soient aussi ceux qui se marient le plus fréquemment en dehors de leur ethnie d'origine. Ainsi le système éducatif contribue-t-il, surtout à son niveau le plus élevé, à une détribalisation relative, et à la formation d'une culture nationale qui transcende les appartenances ethniques.

L'économie de plantation

Indépendamment des facteurs linguistiques et éducatifs, d'autres facteurs encore ont contribué en Tanzanie à l'élaboration d'une culture nationale. Le brassage des ethnies entraîné par les migrations forcées de population en est un. L'objectif de ces migrations était de satisfaire le besoin en main d'œuvre des plantations coloniales, en particulier les plantations de sisal du nord-est du pays. Des transferts de travailleurs à vaste échelle eurent lieu dès la fin du siècle passé, qui contribuèrent à la création de déséquilibres régionaux entre les réservoirs de main d'œuvre et les régions de plantation. En 1906, les employés des plantations se chiffrent déjà à 20 000, et en 1912 ils sont près de 92 000 (Iliffe 1979 : 156). Au début ces migrants sont surtout d'origine sukuma et nyamwezi, ainsi que des régions du sud, mais le recrutement s'étend ensuite à presque toutes les ethnies du pays.

De ces migrations passées sont restées de multiples traces, car les travailleurs déplacés sont restés là où ils avaient migré. En témoigne l'existence fréquente, en particulier dans la région de Tanga au nord-est de la Tanzanie, de deux villages jumelés établis côte à côte, l'un "traditionnel" occupé par les anciens habitants du pays, et l'autre de travailleurs immigrés (cf. infra, chapitre 17).

Il faut enfin souligner que les grandes plantations créées à l'époque coloniale ont entraîné des migrations de main d'œuvre beaucoup plus importantes que ne l'a fait la politique de villagisation des années 1970. Celle-ci, en effet, consistait à rassembler dans des villages une population locale disséminée, dans le but proclamé d'augmenter la production agricole et de faciliter l'accès de tous à divers services (eau potable, santé, scolarisation). Mais si un très grand nombre de personnes ont été déplacées dans le cadre de cette politique (plus de dix millions entre 1974 et 1976), les distances étaient courtes car les nouveaux villages ne se situaient pas à plus de 5 kilomètres en moyenne des anciennes habitations (Martin 1988 : 111). La villagisation a donc provoqué une restructuration de l'habitat local, plus que de réels brassages de population.

Le fonctionnariat

De même que l'économie de plantation, le fonctionnariat tanzanien, sous l'effet des mutations administratives, a contribué à la formation d'une unité nationale. En effet, les employés de l'État sont très nombreux et leurs affectations successives les amènent à séjourner tour à tour dans diverses régions de la Tanzanie. Le secteur public représentait, en 1961, 26 % de l'ensemble de l'emploi salarié du pays, pourcentage qui monte à 53 % en 1968, à 72 % en 1978 (Martin 1988 : 193). À l'issue de leur formation, qui s'effectue généralement loin de chez eux, les fonctionnaires sont mutés d'une région à l'autre à mesure de leur avancement, et passent ainsi une forte proportion de leur vie active loin de leur région d'origine, qu'ils ne rejoignent généralement qu'au moment de la retraite.

L'urbanisation

Mais c'est surtout en milieu urbain qu'ont lieu les plus forts brassages ethniques. Loin de leurs villages d'origine, les citadins se trouvent, davantage que les ruraux, en contact avec des personnes provenant d'ethnies différentes. Ses conséquences ont été ainsi beaucoup plus importantes que celles de la politique de villagisation. La ville est le lieu privilégié où s'élabore une culture nationale qui transcende les appartenances ethniques. Le phénomène a d'autant plus d'ampleur que l'urbanisation est plus forte, même si les solidarités tribales peuvent être maintenues aussi en milieu urbain.

Le développement des religions monothéistes

Dans le domaine religieux, la tolérance est la règle en Tanzanie et la liberté confessionnelle est inscrite dans la constitution. À certains égards, l'essor des religions monothéistes (Islam et Christianisme) depuis la colonisation a entraîné une certaine uniformisation sociale, mais moins peut-être qu'on aurait pu s'y attendre et les rivalités confessionnelles sont une source potentielle de discorde.

S'il y avait lieu de penser que ce fait pouvait contribuer au recul des réalités ethniques, puisque l'appartenance à une Église donne aux fidèles une autre source d'identité, les Églises n'en ont pas moins contribué, sous le manteau, au maintien des références ethniques car elles sont généralement préservées dans les découpages territoriaux des organisations cléricales (diocèses, paroisses, etc.).

Par ailleurs, en dépit de la tolérance religieuse qui caractérise la Tanzanie, la compétition est vive entre les Églises, chrétiennes notamment, pour le recrutement des fidèles, et un conflit grave peut surgir parfois au sein même d'une Église donnée (Baroin 1995), sans compter les risques toujours présents de cristallisation d'une opposition entre chrétiens et musulmans. Les facteurs religieux semblent donc, au total, concourir modérément au développement d'une identité nationale et servent de prétextes à des conflits localisés qui troublent périodiquement la paix sociale (Constantin 1977).

Les problèmes actuels

Indépendamment de cela, d'autres problèmes pèsent sur l'avenir des Tanzaniens. Les difficultés, d'ordre économique avant tout, sont celles de tous les pays du tiers-monde : haut niveau de l'endettement, faiblesse de l'infrastructure, économie peu industrialisée, entrées de devises basées sur l'exportation de produits agricoles (café, coton, sisal, noix de cajou) dont le cours mondial fluctue sans cesse. Les problèmes de développement sont accrus par une démographie et une urbanisation galopantes. En effet, la population croît si rapidement que le simple

maintien des acquis, en matière d'éducation et de santé, est un objectif difficile à réaliser. Car la Tanzanie, compte tenu de sa pauvreté, est parvenue à des améliorations spectaculaires dans ces domaines surtout pendant les 15 années qui ont suivi l'indépendance, jusqu'en 1977.

Dans le domaine éducatif les progrès ont été considérables. En 1961, 500 000 enfants seulement fréquentaient l'école primaire, alors que ce chiffre était multiplié par 7 en 1984 : à cette date plus de 95 % des enfants de 7 à 14 ans étaient scolarisés. L'action menée auprès des adultes fut également très importante : 10 % d'entre eux savaient lire en 1961, 60 % en 1977. L'éducation secondaire et universitaire connut aussi un développement très sensible (Legum 1988 : 4).

En matière de santé également, les résultats furent impressionnants : l'espérance de vie, qui était de 43 ans à l'indépendance, atteint maintenant 52 ans, la mortalité infantile pendant la même période est passée de 152 à 103 pour mille naissances, et le taux de mortalité baissait de 33 à 19 pour mille (Maliyamkono et Bagachwa 1990 : 7). Ces résultats furent obtenus en améliorant à la fois les services médicaux et les conditions d'hygiène de la population. La construction de dispensaires et d'hôpitaux rendit la médecine moderne plus accessible, tandis que son coût pour le public demeurait limité, grâce à la gratuité des médicaments essentiels notamment. Dans le domaine de l'hygiène, des notions de base furent incorporées aux programmes scolaires et inculquées aux élèves, tandis que diverses campagnes de sensibilisation étaient menées, par exemple pour inciter les paysans à construire des latrines. Parallèlement, d'importants travaux furent réalisés, dans le cadre de la villagisation en particulier, pour alimenter les villages en eau potable.

Ces résultats, bien sûr, ont nécessité des efforts financiers considérables de la part de l'État tanzanien. Mais leur seul maintien suppose des dépenses d'autant plus fortes que la croissance démographique est l'une des plus élevées du monde. Près de la moitié de la population a moins de 15 ans. Tous ces jeunes doivent recevoir une formation, pouvoir bénéficier de soins médicaux, trouver ensuite un emploi. Si l'enseignement reste gratuit dans le primaire, il devient, au niveau secondaire, une charge de plus en plus lourde pour les parents. En janvier 1995, les frais de scolarité ont augmenté de plus de 30 % dans les écoles secondaires privées, qui sont les plus nombreuses. À la sélection croissante par l'argent s'ajoute le problème de la qualité de l'enseignement fourni, de plus en plus difficile à assurer compte tenu des problèmes du coût de la formation des enseignants.

Ces problèmes s'accompagnent d'un autre ensemble de difficultés, lié à la croissance des villes : surpopulation dans les habitations, manque d'eau potable, absence de ramassage des ordures ménagères, inadéquation des réseaux de drainage des eaux de pluie, manque d'hygiène en général et insuffisance des transports publics, sans compter la montée de la délinquance et de l'insécurité. Ici encore, d'importants investissements sont nécessaires.

Si les citoyens tanzaniens, dans cette situation, font preuve d'une grande placidité, l'État tanzanien saura-t-il dénouer les difficultés auxquelles il est confronté, tout en préservant la stabilité politique du pays ? Face à cet enjeu, cette stabilité et la cohésion de la nation lui sont de grands atouts.

Références

BAROIN Catherine. 1995. "Luttes luthériennes : sécession dans un diocèse de Tanzanie du Nord", in VINCENT Jeanne-Françoise ; DORY Daniel ; VERDIER Raymond (éds), *La construction religieuse du territoire*, Paris, L'Harmattan, pp. 74-90.

BATIBO Herman et MARTIN Denis (dir.). 1989. *Tanzanie : l'ujamaa face aux réalités*, Paris, Editions Recherche sur les Civilisations, mémoire n° 80.

BERRY L. 1971. *Tanzania in Maps*, Londres, University of London Press.

CONSTANTIN François. 1997. "Mobilisations populistes musulmanes. Les embûches du passage politique", in CONSTANTIN F. ; COULON C. (dir.), *Religion et transition démocratique en Afrique*, Paris, Karthala, 315-336.

GENDREAU Francis. 1993. *La population de l'Afrique. Manuel de démographie*. Paris, Karthala et CEPED.

General History of Africa, UNESCO, édition abrégée 1988 et 1990.

HODD Michael (éd.). 1988. *Tanzania after Nyerere*, Londres, Pinter.

ILIFFE John. 1979. *A Modern History of Tanganyika*, Cambridge, Cambridge University Press.

LEGUM Colin. 1988. "The Nyerere years : a preliminary balance sheet", in HODD Michael (éd.), *Tanzania after Nyerere*, Londres, Pinter, 3-11.

MALIYAMKONO T.L. et BAGACHWA M. S. 1990. *The Second Economy in Tanzania*, Londres, James Currey.

MARTIN Denis-Constant. 1988. *Tanzanie. L'invention d'une culture politique*. Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques et Karthala.

NELSON Anton. 1967. *The Free Men of Meru*, Londres, Oxford University Press.

PEATRIK Anne-Marie (éd.). 1995. "Ages et générations", *L'Homme* 134.

VANSINA Jan. 1995. "New linguistic evidence and the Bantu expansion", *Journal of African History* 36, 173-195.